

Un souvenir de la Pierre-aux-Fées : suite

Autor(en): **Mussard, Jeanne**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **4 (1866)**

Heft 34 [i.e. 35]

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178909>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

cin criéint : su moo ! — Quand la fenna lo ve éteindu, l'eintra déin la boutique cin descin : stu fadzo te l'as l'n'affère; le lo craïa bin adràï moo, et le preind onna corda que l'âi passé âotor d'âo cou. Le passé lo bet dé la corda pé on perte que l'âi iavâi ad plliafond, et lo fâ teni avoué on bocon dé bou, et pouï après, le monté vito amont, teri la corda, pô féré crairé que s'n'homme s'étâi peindu. Mâ peindeint que le remon-tavé, lo charron douté la corda dé son cou, et attatsé lo banc d'ano avoué, et la fenna quétâi arrevâie amont, preind lo bet dé la corda et se met à teri lo banc d'âno que fut bintout peindu. La fenna que eraïa s'n'homme bin ganguelli, se frotté lé je avoué on ougnon, po sé féré plliora, et le cor tsi l'assesseu et tsi lo syndico cin criéint : Eh ! mon Dieu ! veni vito..... m'n'homme, mon pourro homme s'est peindu !... L'assesseu, lo syndico et tot pllien d'autré dzein vignont verré à la boutique d'âs charron po lo dépeindré; mâ quand l'âi arreviront, troviront lo charron que rabotavé tranquillameint cin sublient onna tsangon, et découté li, lo banc d'ano, peindu, que branlavé adé.....

Vo pâodé crairé diéro furent ébâhî, et diéro la fenna fut attrapâie. Tot lo mondo rise dé bon lieu de ellia galésa farça, excepta la fenna, qu'on einvouïa, menâie pé on gendarme, vo sédé bin îo !

C. C. D.

Un souvenir de la Pierre-aux-Fées.

X.

Accablé sous ce double malheur, Georges Lesbury serait resté seul sans sa vieille nourrice, qui trouvait encore dans son cœur saignant quelques mots d'espoir, quelques bonnes paroles que le créole écoutait les larmes aux yeux.

Mais le coup de foudre qui venait d'atteindre Georges l'avait frappé mortellement. Pendant trois mois que dura sa maladie, la vieille mulâtresse, qui pleurait les siens en silence, ne quitta pas le chevet du jeune homme qu'elle avait bercé. Attentive à ses moindres désirs, elle sut adoucir les dernières heures de sa vie. Mais si Georges, touché de ses soins et de sa tendre sollicitude, convint en lui-même que la race africaine possède autant de cœur que la race blanche, il mourut persuadé que le cerveau d'un homme de couleur ne fonctionne pas de la même manière que le nôtre.

— Maintenant, me dit la fée en me montrant le cadavre du planteur que sa nourrice arrosait de larmes, comprends-tu pourquoi Dieu, te retirant la richesse, t'a placée dans la modeste position que tu occupes ? pourquoi il t'a fait naître cette fois sur une terre libre où tous les hommes sont égaux, où la naissance et la fortune s'effacent devant le mérite personnel ?

— Oui, balbutiai-je en baissant les yeux.

— Je n'ai donc pas besoin de t'avertir que de ta conduite présente dépendra ton existence future. Mais ce que je dois ajouter, c'est que les hommes ne passent à un état supérieur dans l'un de ces milliards de mondes que tu vois dans l'espace que lorsqu'ils ont atteint ici le plus haut degré de perfectionnement que leur nature comporte. Jusque-là, ils sont soumis à toutes les épreuves propres à développer les nobles facultés de leur âme et de leur intelligence. Aucun d'eux n'est condamné à un malheur éternel, mais à une expiation régénératrice qui dure plus ou moins longtemps. La position dont tu te plains a pour but de détruire certains préjugés de caste dont tu es encore imbue. Prends donc garde de jamais dédaigner l'ouvrier aux mains noircies par le travail, prends garde de croire que l'élégant oisif a plus de valeur morale que l'artisan qui gagne son pain à la sueur de son front.

Tu viens d'être privilégiée entre toutes les créatures, et puis-

qu'il t'a été permis de soulever un coin du voile qui couvre le passé, tâche de te rendre digne d'une telle faveur en t'efforçant à monter un degré de cette échelle symbolique qui touche à la matière et s'élève jusqu'à Dieu.

J'allais interroger la fée sur ce grand mystère, quand, me touchant le front de sa baguette magique, elle me rejeta palpitante d'émotion dans cette vie où, selon elle, j'expie mes torts passés.

— Voilà un songe bien surprenant, dis-je à Marceline quand elle eut achevé son récit.

— Aussi n'est-ce point un songe, répliqua la jeune fille en se levant, c'est un avertissement..... une révélation. Jamais le souvenir de la Pierre-aux-Fées ne s'effacera de ma mémoire.

La voix de Marceline était si persuasive que je me levai à mon tour sans oser la contredire.

Comme nous tenions à rentrer de bonne heure, nous revînmes à l'auberge où je donnai l'ordre d'atteler notre voiture, et, cette fois, traversant le pont de Bellecombe pour prendre la route de Bonneville à Genève, nous nous arrêtâmes quelques instants devant la tour ruinée que surmonte une croix.

Mais les amours de Loys et de Blanche n'avaient plus le pouvoir d'occuper Marceline, et ce débris féodal qui, en toute autre occasion, lui eût inspiré quelque poétique pensée, ne put la tirer de sa rêverie.

Ni le coucher du soleil empourprant la cime neigeuse des Alpes, ni les beautés pittoresques du paysage, ni le lever de la lune qui devançait la nuit ne provoquèrent chez Marceline ces mouvements d'extase, ces élans de joie auxquels ma jeune amie m'avait habituée; elle vivait en elle, ou plutôt dans ce mystérieux passé qu'elle pensait avoir vu.

Après ces derniers mots, madame Walter cessa de parler.

Cependant aucune des personnes réunies dans le salon n'osait émettre son opinion sur ce qu'elle venait d'entendre.

— Eh bien, mesdames, demanda la narratrice, ne vous avais-je pas averties que vous ne me croiriez pas ?

— Ah ! madame, c'est trop dire, fit une voix timide, nous ne doutons ni du songe, ni de votre véracité.

— Mais vous repoussez le système développé par la fée comme n'ayant pas le sens commun ?

Toutes les bouches restèrent closes.

— Je m'y attendais, continua madame Walter. Il ne me reste donc qu'une chose à vous dire, c'est que depuis notre visite à la Pierre-aux-Fées, le caractère de Marceline a visiblement changé. Sa mère s'en applaudit, et moi...

— Vous, madame ?

— Je réfléchis souvent à ce rêve étrange qui a produit une si vive impression sur ma jeune amie.

— Mais vous ne croyez pas qu'une fée l'ait transportée en Allemagne et en Amérique ! s'écrièrent plusieurs dames avec un accent d'indignation.

— Cela me serait difficile, attendu que Marceline ne m'a pas quittée un instant, répondit madame Walter, mais je pense qu'il n'est point impossible que notre perfectionnement s'opère au moyen de transformations successives, soit dans ce monde, soit dans ceux que nous aimons à contempler aux heures silencieuses de la nuit.

FIN.

Jeanne MUSSARD.

Un avaré s'était persuadé qu'un animal pouvait fort bien vivre sans manger, et, tentant d'abord sur ses chevaux la pratique de cette belle théorie, il diminua peu à peu leur provision de foin et d'avoine. Il parvint à les laisser trois jours sans nourriture; le quatrième, il est vrai, les pauvres bêtes étaient mortes.

— C'est dommage, dit-il, elles commençaient à s'y accoutumer !

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.